

Avant-propos

Que dès les temps antiques l'étrangeté de certains jugements ait retenu l'attention des philosophes, cela ne laisse aucun doute. En exploitant les potentialités de l'éloge paradoxal, linguistes avant la lettre et sophistes ont redoublé leurs efforts pour découvrir les aberrations de la langue et du discours. Cette curiosité perdure certes jusqu'à nos jours. Or, depuis la publication de l'étude de Rosalie Colie *Paradoxa Epidemica* en 1966 l'intérêt pour le paradoxe s'est également manifesté dans le milieu des littéraires en suscitant des recherches sur la littérature paradoxale. Grâce à ces enquêtes nous connaissons beaucoup mieux, par exemple, la poétique du bluff chez un Érasme, un Molière ou un Valéry ; nous savons en même temps combien sont nombreuses les zones d'ombre, en histoire littéraire, qui méritent encore d'être mises en lumière.

Dès l'Antiquité les troubles du psychisme ont intrigué les penseurs aussi bien que les gens de lettres. Les uns, croyant obstinément à la doctrine fabuleuse de la bile noire, se sont pour des siècles engagés dans un cul-de-sac, et même aujourd'hui les sciences explorant ces maladies sont les moins avancées de toute la médecine. Puisque la mélancolie et ses avatars modernes gardent toujours une part de mystère, nous héritons sinon la même ignorance de nos ancêtres en cette matière, du moins l'esprit inquiet devant l'inconnu. Les autres, usant de toute espèce de langage figuré, ont tenté de peindre des individus dont la vie intérieure semblait déréglée, probablement contaminée par une des multiples formes de la maladie de l'âme. Dans ce contexte, la belle synthèse de Raymond Klibansky, Erwin Panofsky et Fritz Saxl, les recherches inoubliables de Michel Foucauld tout comme les savantes études de Jean Starobinski ou les anthologies d'Yves Hersant et de Patrick Dandrey n'ont certainement pas tout dit sur la mélancolie.

Le présent volume réunit les études issues d'un projet conçu au Département de Littérature de la Chaire de Philologie Romane de l'Université de Łódź. Ce projet avait l'ambition, modeste, de donner une suite au volume *Manipulation, mystification, endoctrinement*, publié en 2005 en collaboration avec nos collègues de l'Université Lumière Lyon 2. L'objectif de nos recherches était de juxtaposer la réflexion sur le paradoxe à celle sur la mélancolie. D'une part, les « pratiques », – pour emprunter au XVI^e siècle un vocable désignant toute sorte d'action sournoise et secrète, verbale ou gestuelle, sur le destinataire –, doivent leur efficacité au détournement du sens ordinaire des signes, c'est-à-dire à leur

emploi inattendu, insolite, troublant le message et la perception que l'on peut en avoir. Dans ce contexte, la manipulation fait appel au paradoxe pour trouver sa force et sa vitalité. D'autre part, le recours aux manœuvres frauduleuses trahit souvent la soif de pouvoir politique, spirituel ou intellectuel. Or, la volonté de tromper son prochain en vue de restreindre sa liberté de décision et d'action suppose l'ingérence dans l'intimité de son psychisme, le dépassement des limites de l'espace intérieur que lui assure la loi naturelle ou la loi divine. Nous approchons ainsi de l'ancienne *hubris* dont les rapports avec la mélancolie, à mon avis évidents, n'ont pas encore été suffisamment élucidés. À tout prendre, encore qu'ils soient de natures différentes, le paradoxe et la mélancolie semblent bien partager une zone notionnelle commune et cette proximité justifie les recherches que nous nous sommes proposées d'entreprendre.

Aristote a soulevé la question de la mélancolie dans un opuscule que lui attribue la tradition, le *Problème XXX*. Magdalena Koźluk parcourt les paradoxes de ce concept en insistant sur le fait qu'il représente la conséquence de l'attachement aveugle de la médecine classique à l'idée des quatre tempéraments, elle-même basée sur la théorie des humeurs organiques variant selon quelques propriétés fondamentales (température, concentration, puissance). La mélancolie, écrit-elle, est engendrée par la bile noire dont personne n'a prouvé l'existence, c'est-à-dire qu'elle résulte d'une cause que l'on n'a jamais établie en suivant un principe empirique. Le dogme hippocratique de la bile noire génératrice de cette maladie de l'âme a ensuite été maintenu comme un mythe par tous les médecins de l'Antiquité, du Moyen Âge et de la Renaissance. Le paradoxe peut-être le plus surprenant est que, pour le Stagirite, les hommes d'exception, tels politiciens, scientifiques ou artistes, sont tous atteints de mélancolie. Ne faut-il pas y voir, se demande en concluant l'auteure de l'étude, une intuition géniale d'Aristote ?

Avec le *Des maladies melancholiques* d'André Du Laurens et *The Anatomy of Melancholy* nous sommes en présence de deux compendiums de cette passion. La description générale des troubles de l'âme et celle, particulière, de la mélancolie religieuse que nous livrent ces deux auteurs donnent un cadre théorique dans lequel sont examinés les paradoxes de la spiritualité inspirée par la foi au XVI^e siècle. Apparemment, la vague de mélancolie qui déferle sur la France vers la moitié du siècle fournit un langage commun aux catholiques et aux protestants, le langage de la douleur. Choisissant le genre qui convient le mieux à leur sensibilité esthétique – historiographie, tragédie, récit bref ou poésie lyrique –, les littérateurs de l'époque empruntent ce langage tantôt pour plaider une cause politique, tantôt pour exprimer les violences psychiques qu'exerce dans leur âme la rencontre avec le Seigneur ; et le paradoxe trahit alors leurs intentions polémiques ou leur vie brisée par les contradictions (Witold Konstanty Pietrzak).

À commencer par *La Sorcière* de Jules Michelet publiée en 1862, le problème de la sorcellerie avant la Révolution a fait déjà couler beaucoup d'encre. Cependant, il reste toujours beaucoup d'ouvrages tombés dans l'oubli qui, sans

être révolutionnaires, ont apporté quelque trait original, fût-il modeste, à la persistance des superstitions concernant les magiciennes, et par là méritent d'être redécouverts. Tel est précisément le cas des *Deux livres de la haine de Sathan* par Pierre Crespet (1590). En analysant les paradoxes inhérents aux représentations de la sorcière, femme par définition mélancolique, données par l'auteur, Katarzyna Anna Kula constate que la qualité souvent douteuse des arguments y est moins importante que l'acte discursif même, puissant par l'autorité du prédicateur qui parle et beau grâce au principe de la *uarietas* qu'il respecte.

Jean-Paul Pittion présente les paradoxes épistémologiques de la mélancolie dans le discours médical de la Renaissance tardive. Les maladies de l'âme ont à cette époque-là un statut particulier, lié à l'interprétation, surnaturelle ou somatique, qu'on leur donnait. Bartholomée Pardoux, médecin catholique actif en France dans la première moitié du XVII^e siècle, reconnaît dans son traité sur les maladies de l'âme publié en 1639 que les troubles de ce genre sont de nature mentale. Fidèle à l'idéologie tridentine, il renonce cependant à expliquer en termes scientifiques certains phénomènes psychiques dont il abandonne la compréhension aux théologiens, détenteurs de la parole d'exorcistes susceptible de dompter le démon. Richard Napier (1559-1634), médecin anglais, a traité maints cas de mélancolie en utilisant une méthode éclectique, savante et populaire, combinant l'administration des remèdes (pharmacopée traditionnelle et chimie) et l'astrologie. Napier, dont les patients se disaient souvent possédés du diable, entrait de plus en conflit avec deux systèmes de référence théologique, le clergé anglican qui tenait pour des superstitions les actes de possession démoniaque, et le clergé puritain qui se réservait le droit de réciter des exorcismes pour chasser le diable. Robert Burton, enfin, auteur de la célèbre *Anatomy of Melancholy*, n'a jamais pratiqué la médecine, son érudition en matière de mélancolie étant purement livresque. Il divise son ouvrage en trois parties dont les deux premières rassemblent toutes les connaissances de l'époque sur les causes, les symptômes et les traitements de cette maladie. La dernière, en revanche, consacrée à deux types particuliers de mélancolie, érotique et religieuse, forme un traité à part. D'une édition à l'autre l'humaniste va augmenter son œuvre, mais c'est sa troisième partie seule qui sera sujette à l'amplification. Chose significative et paradoxale, les additions seront empruntées à la littérature qui est un langage figuré de la mélancolie et en même temps un remède contre la possible mélancolie de l'auteur.

Sebastian Zacharow se penche sur la rhétorique des larmes dans *Ainsi finissent les grandes passions*, un roman épistolaire de Loaisel de Tréogate publié à la veille de la Révolution. La sensibilité du personnage principal manifestement pré-romantique trouve son expression dans des épanchements larmoyants réitérés pour des raisons parfois futiles, mais, portée à l'excès par un écrivain trop soucieux de la *persuasio* artistique, elle tourne en sensiblerie et compromet la vraisemblance psychologique du protagoniste. Timide et craintif, le chevalier

du roman est toutefois, d'après l'auteur de l'étude, sceptique quant à sa capacité à exprimer la profondeur de son expérience vécue. Or, quand il en vient à pleurer, il donne au lecteur le meilleur témoignage de la délicatesse de son cœur. Ainsi donc le langage de son corps supplée-t-il à la déficience de sa parole et paradoxalement produit un effet persuasif efficace.

Les millénarismes engendrent la peur collective et, selon notre grille de lecture, favorisent un imaginaire mélancolique. Les fins de siècle, enfants modestes des fins de millénaire, ont parfois des effets pareils. En témoignent par exemple la popularité du thème du monde renversé dans la littérature de la fin du *cinquecento* et le mouvement de la décadence marquant le dernier quart du XIX^e siècle. En analysant quelques études de critique littéraire publiées par Paul Bourget dans les années 1880, Anita Staroń cherche à découvrir les signes de la mélancolie moderne. Car, selon elle, l'auteur non seulement examine l'œuvre de certains écrivains, mais dresse aussi un diagnostic spirituel et intellectuel de son époque. Or, les contemporains ont réservé un accueil en général favorable à ces travaux nourris du pessimisme des philosophes allemands, et cette réception serait due à la perspicacité du critique et en même temps à la méthode qu'il a pratiquée, consistant à s'identifier à l'artiste envisagé. C'est cette méthode, pense l'auteure de l'article, qui a permis à Paul Bourget de décrire la décadence de la fin de siècle, pétrie de contradictions morales. En outre, la démocratie et la religion font certes des progrès au cours de son siècle, et elles ont des valeurs incontestables ; mais en même temps elles menacent la spiritualité de l'homme. Le paradoxe ultime de cet essayiste déchiré entre l'engouement pour la modernité et l'appel à la foi religieuse aurait été d'avoir cherché l'unité de pensée et d'être accueilli de façon partielle, comme théoricien de la décadence, privé de préoccupations morales.

La mélancolie de Paul Bourget, qui est celle de toute sa génération, trouve une suite dans le théâtre d'Henri-René Lenormand. Or, les bouleversements politiques, sociaux et intellectuels des deux premières décennies du XX^e siècle créent une atmosphère encore plus favorable à alimenter les inquiétudes. C'est dans le contexte de ces passions enflammées que Lenormand œuvre sur ses drames pour explorer les tréfonds de l'âme humaine. Au lendemain de la Première Guerre mondiale il publie la pièce *Le Temps est un songe*. En abordant la construction psychique de Nico, héros de la pièce, Tomasz Kaczmarek se propose d'étudier les contradictions internes de ce personnage. Semblable sur plus d'un point à l'Hamlet shakespeareien, Nico nous révèle une sensibilité névrotique. Il poursuit des investigations sur la nature de son être pour se rendre compte des limites de ses facultés de perception et de connaissance. Frôlant le tragique et l'absurde, il finira par se noyer et sa mort, annoncée dès le début de l'action par une vision hallucinatoire, donne la mesure de sa soif du néant. Au dire du critique, le dramaturge, qui tire profit des leçons de Freud et de l'esthétique de Strindberg, projette sur ses protagonistes les doutes et les angoisses qu'il éprouve lui-même, tandis que l'écriture devient pour lui un moyen de soigner sa propre mélancolie.

Comme je l'ai signalé, le paradoxe a été le point de départ de notre projet. Nos études montrent cependant que la problématique de ce volume a été dominée par la mélancolie, devenue objet premier de notre réflexion. Mais il n'y a là rien de paradoxal, car la maladie de l'âme constitue une ressource inépuisable pour toute espèce d'écrivain et le paradoxe est juste une forme par laquelle on peut l'appréhender ; une forme d'élection, car les troubles psychiques ont été, et le sont toujours, un mystère qui froisse nos habitudes de pensée en causant notre étonnement.

Witold Konstanty Pietrzak